***Cadou critique littéraire, par Jean-Luc Pouliquen.***

Un poète aussi engagé dans son art que René Guy Cadou ne-pouvait limiter son écriture au poème. Il lui était nécessaire de l'accompagner de notes, de lettres, d'articles, de livres même, pour se situer, dire ses choix, ses préférences, témoigner de ses sympathies.

Ainsi, sans l'avoir prémédité, il s'est retrouvé être lui-même critique littéraire alors qu'à l'origine il manifestait à l'égard de cette activité une certaine distance pour ne pas dire méfiance ou hostilité.

C'est dans *Usage interne*, cette suite de notes écrites entre 1946 et 1949 à Louisfert, qu'il nous le dit, nous expliquant ce qu'il reproche à la critique, ce qu'il attend d'elle et comment il l'envisage. C'est dans ces notes, en fait, qu'il définit sa propre conception de la critique, celle qu'il s'est attaché lui-même à pratiquer.

Attardons-nous sur trois d'entre elles qui méritent un commentaire. La première commence de la sorte : *« Jean Rousselot, dans des "Réflexions sur la poésie", écrit que "si les poètes, à leur tour, se mettent à parler de poésie, ils ne tarderont pas à ne plus pouvoir en faire" (Profil littéraire de la France, n° 17). »* Voilà Cadou entraîné par son ami Rousselot, ce compagnon de la première heure, dans le vieux débat entre le faire et le dire, ceux qui agissent, qui créent, et ceux qui parlent, qui glosent. Rousselot est méfiant, Cadou est plus optimiste*. « Voilà une opinion quelque peu aventurée »*, écrit-il, mais il cherche tout de suite à comprendre la position de son ami en ajoutant : *«Je sais que durant la période où furent écrites ces notes (aux environs de 1944) toute une nuée de poètes plus esthéticiens que poètes, généralement professeurs de lettres ou de philosophie, s'employèrent du haut de leur chaire à considérer et surtout à déconsidérer la poésie. Cet épisode seul de la vie littéraire peut justifier l'interdit jeté par Rousselot. »*

Notre poète se réfère à ce qu'il pense être un épisode de la vie littéraire. Nous savons qu'il s'est répété depuis et que la catégorie des professeurs continue d'occuper sa place dans la critique de la poésie. Peut-être même que celle-ci a pris encore plus d'importance aujourd'hui. Nous comprenons bien que Cadou, bien qu'enseignant lui-même, n'est pas de leur côté, par les mots qu'il emploie à leur égard : *« Plus esthéticiens que poètes, du haut de leur chaire, surtout à déconsidérer la poésie. »* Il n'a rien à attendre de ces gens-là.

Mais cela ne signifie pas pour lui qu'un discours sur la poésie soit impossible. Il en a lu, qui l'ont nourri, l'ont aidé dans sa recherche et son aventure avec la langue. Alors il le dit et propose une liste d'écrits qui vient faire contrepoids à toute cette prose qu'il refuse. Sur cette liste figurent *Mon cœur mis à nu*, la préface du *Cornet à dés* de Max Jacob et son *Art poétique*, *Self-défense* et *Le Gant de crin* de Pierre Reverdy*, Tel Quel* de Valéry, *Armes et Bagages* de Michel Manoll, *Le Paysan de Paris* d'Aragon ou encore des essais d'André Breton. Dans des articles qu'il a lui-même donnés à des revues de poésie (*Les Lettres, Les Essais* ou encore *Le Journal des poètes*), il a déjà eu l'occasion de le faire savoir. On reconnaît dans les noms cités ses Maîtres, quelques grandes figures historiques de la poésie et ses pairs. Le point commun à tous ces livres est qu'ils ont été écrits par des poètes. Pour Cadou, ils *« ont plus fait pour la compréhension et pour l'honneur de la Poésie que les études souvent très judicieuses d'une critique assermentée qui a nom : Thibaudet, Arland, Caillois, Lalou, Paulhan, Béguin, etc. »* Il est évident qu'il se range du côté d'une critique buissonnière, spontanée, en marge, écrite par ceux qui forgent la langue, et qu'il prend ses distances avec ce qu'il considère comme la critique établie envers laquelle il émet des doutes. Mais on remarque au passage qu'il la connaît bien et a lu ses représentants les plus éminents.

Mais quels sont au juste les reproches de Cadou ? La deuxième note nous l'apprend : *« Il manque à tous les spécialistes cet amour qui est le bien inaltérable des hommes du bâtiment. »* Voilà le pavé lancé dans la mare. Tout cela manque d'amour. On pourrait le redire encore aujourd'hui et retomber sur ce clivage entre une province qui se veut à la fois le corps et le cœur du pays et une capitale qui en serait la tête. La tête privilégie le raisonnement, la théorie, le calcul ; elle est dans une logique de dessèchement. Cadou veut l'éviter à tout prix. Ses fidèles n'ont pas oublié ses vers :

*« Pourquoi n'allez-vous pas à Paris ?*

*Mais l'odeur des lys ! Mais l'odeur des lys ! »*

Cadou n'ira pas à Paris et restera fidèle en poésie comme en critique littéraire à une conception première de la vie, irriguée par les élans du cœur. Sa référence aux hommes du bâtiment est à lire à deux niveaux. Ces derniers travaillent dans la sueur et durement avec leurs mains, ils appartiennent au peuple, à ce peuple dont il ne veut pas se séparer. Il ne troquera pas sa solidarité contre une gloire littéraire parisienne dont il a bien vite mesuré toute la facticité. Les hommes du bâtiment sont aussi ceux qui érigent les monuments, les autres ne font que les regarder et dans le pire des cas, émettre des jugements.

Dans la troisième et dernière note apparaît tout le rejet du poète pour cette attitude. *« Les critiques, écrit-il, installent la poésie sur une table à dissection au marbre froid comme leur encre. C'est dans la mesure où la poésie vérifiera telle loi, s'approchera le plus près de telle constante, qu'ils se prononceront en sa faveur ou en sa défaveur. »* Nous sommes bien loin d'un élan amoureux. Et Cadou d'enfoncer un peu plus le clou : *« Le rôle de la critique est de constater, c'est une opération de simple police. Le procès-verbal rédigé, dans le style huissier ou adjudant de service, ne permet pas au poète de se justifier. "Vous aurez huit jours" ou bien "Je vous fous dedans". Voilà quelles sont les formules en usage dans les tribunaux de poésie. »*

Ses propos sont abrupts et certainement excessifs. C'est un homme qui n'a pas trente ans qui s'exprime. Il a la fougue de sa jeunesse. Personne ne songerait aujourd'hui à associer cette attaque incisive aux noms de Marcel Arland, Jean Paulhan, Roger Caillois ou Albert Béguin par exemple, tant leur apport à la critique littéraire est inestimable. Mais il était utile pour Cadou de la porter, ne serait-ce que pour lui-même, pour asseoir sa propre critique. Elle a une valeur fondatrice. Dans une perspective similaire, on peut penser aux jugements sévères et blessants de François Truffaut avant qu'il ne commence lui-même à tourner, du temps où il écrivait des critiques de film. Il lui fallait certainement en passer par là pour qu'une nouvelle vague du cinéma vienne recouvrir l'ancienne, sans toutefois l'effacer.

Alors que nous propose Cadou comme critique littéraire ? Grâce à l'éditeur René Rougerie, nous disposons de deux ouvrages qui en rassemblent l'essentiel et sur lesquels nous allons nous attarder. Le premier s'intitule *Le Miroir d'Orphée*. C'est un regroupement de différents articles parus en revue ainsi que de transcriptions d'émissions données à la radio, entre 1946 et 1950. Le second, *Le Testament d'Apollinaire*, est une monographie consacrée au poète d'*Alcools*. Elle a été écrite entre 1943 et 1944.

Commençons par *Le Miroir d'Orphée*. Il nous renvoie la propre image du poète au travers de tous ceux dont il nous parle. Ce livre est un partage, une offrande que Cadou nous fait de sa vie en poésie. Alors on le suit aux côtés de Pierre Reverdy, Blaise Cendrars, Apollinaire, Michel Manoll, Francis Jammes, Max Jacob, Saint-Pol Roux, Roger Toulouse, Louis Parrot, Robert Desnos, Tristan Corbière, Milosz. On sait désormais que son écriture est guidée par l'amour. C'est par Max Jacob qu'il a appris que l'on pouvait *« changer son cœur en encrier ».*Avec passion, le poète nous guide aussi dans l'œuvre d'Eugène Dabit, sur les pas de Fantômas. Il veut nous faire goûter au merveilleux poétique dans le roman populaire. Plus tard il nous entraînera dans sa ville de Nantes, transfigurée par lui en *« cité d'Orphée »*. Et parce qu'il croit à ses vertus, il nous montre encore quelle place peut occuper l'humour dans la poésie.

Cet ensemble est à contextualiser. Cadou s'inscrit dans une histoire de la poésie dans laquelle il veut jouer un rôle. Il appartient à la génération qui succède au surréalisme. Il est critique à son égard, il en a mesuré tous les apports ainsi que les impasses. Les liens étroits qui l'unissent à Pierre Reverdy et Max Jacob, eux-mêmes aînés des surréalistes, lui donnent légitimité à vouloir proposer une autre voie, celle-ci a pour nom *« surromantisme ».*

L'article intitulé *« Présence d'un surromantisme »* peut être considéré comme la clef de voûte du *Miroir d'Orphée*. Il condense toute la singularité et le génie d'une écriture critique venant d'un poète. *« Toute poésie, telle du moins que nous la concevons, doit en effet se souvenir de l'avenir, c'est-à-dire par un phénomène de prémonition, se placer tout de suite au-delà d'elle-même par rapport à ce qui n'est pas encore mais sûrement deviendra »,* y affirme Cadou.

Seul un être inspiré pouvait écrire ces mots. Ils nous font comprendre pourquoi, comme poète ou comme critique — nous pourrions ajouter comme romancier —, René Guy Cadou est toujours vivant parmi nous.

Le second livre, *Le Testament d'Apollinaire*, porte en sous-titre le mot témoignage. On saisit bien que là encore le poète n'a pas voulu faire œuvre de froide érudition. Il s'en explique d'ailleurs lui-même dans la préface : *« Si j'ai enfin décidé de me "mettre à table" (c'est bien ainsi que dans l'argot de police on désigne la parole forcée) c'est qu'il est vraiment nécessaire de cerner par le langage toutes les forces vives qui taraudent le cœur à la lecture d'Apollinaire. Aussi n'est-il pas question de faire un livre avec les livres. Il s'agit pour moi de concrétiser un élan, une flamme, d'élever dans vos yeux la claire statue de mon amour. »*

La ligne de conduite reste la même. Elle n'a pas empêché un travail de recherche, de collecte de données, d'échange avec des proches d'Apollinaire. Mais celui-ci reste subordonné à l'élan de sympathie. Si bien que parfois la fable a remplacé la stricte vérité factuelle. Aussi, comme le montre avec pertinence Georges-Emmanuel Clancier dans son introduction, l'essentiel est ailleurs :

*« Au vrai, ce qui fait le charme et l'intérêt du livre du cher Cadou, c'est de nous faire entendre la résonance profonde qui s'établit entre la sensibilité émerveillée émerveillante des deux poètes. »*

En somme, pour René Guy Cadou, la critique littéraire n'aura été qu'une autre manière d'incarner et d'approfondir sa condition de poète.